

pour l'étendue du sol cultivable, si ce n'est vers le haut du lac où il y a des plaines d'une beauté incomparable. Nous excepterons aussi dans le province de Québec une certaine étendue en approchant la rivière Kipawe, où les montagnes ont plus de largeur, mais là encore il se trouve de belles superficies très fertiles et bien arrosées. Dans tous les cas, les montagnes, loin d'être ici une nuisance pour le colon, ne peuvent que lui être fort utiles en lui assurant d'inépuisables terres à bois.

De la quantité des montagnes, qu'on aille pas inférer à l'élévation du terrain. Le lac Témiskaming a cela de particulier que les plus belles terres qui l'entourent sont à peu d'élévation au-dessus du niveau des grandes crues. On n'y rencontre pas une roche jusqu'au pied même des montagnes. Ce qui indique une formation d'alluvion, et par conséquent un sol d'une qualité supérieure. On peut d'ailleurs s'en convaincre en creusant jusqu'à une profondeur de deux ou trois pieds sans rencontrer autre chose qu'un riche terrain.

Ces plaines ne sont donc qu'à un niveau juste suffisant pour recevoir les influences fertilisatrices du lac sans en être submergées. Il arriverait, par conséquent, qu'en élevant le niveau du lac Témiskaming au-dessus de ses crues ordinaires, nous noierions en pure perte l'un de nos plus riches territoires, et cela sur une vaste étendue, vu que les campagnes sont très unies.

Nous passerons sous silence pour aujourd'hui l'avancé un peu hasardé concernant les bâtisses de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Que l'on sache seulement qu'il n'y a personne ici autour du dit établissement qui ne voudrait voir cinq ou six pieds d'eau sur le plancher de sa chambre à coucher, ni les grenouilles grimper sur son lit comme au temps du roi Pharaon.

Cette objection ne détruit en rien l'idée de créer le fameux réservoir. Il nous semble, avec beaucoup d'autres plus compétents que nous, que si de fait la digue était placée au Rapide de la Montagne, elle aurait un effet doublement avantageux.

D'abord elle serait d'un grand secours pour la navigation en faisant entièrement, du moins en grande partie, disparaître le trop célèbre rapide du Long-Sault qui pendant six milles est à peu près impossible à remonter autrement qu'à la ligne de remorque.

Ceux qui ont monté le petit steamboat de la *Mattawan*, ce printemps, en savent quelque chose.

De cette manière, la navigation du lac Témiskaming, qui offre déjà un parcours de 70 milles, en gagnerait encore 27 et arriverait jusqu'aux portes de *Mattawan*.

Quant aux avantages offerts à la construction du réservoir, ils ne sont nulle part aussi grands qu'à l'endroit que nous indiquons.

En effet, c'est à partir de la Montagne, en amont, que se trouve de chaque côté de l'Ottawa la ligne la plus régulière de hautes montagnes, propres à servir de digues puissantes et à retenir sur un parcours de neuf lieues une quantité d'eau plus que suffisante à l'objet qu'on se propose, si toutefois on peut y parvenir.

Voilà notre humble manière de voir, nous ne prétendons l'imposer à personne, mais nous sommes Canadiens, et à ce titre on ne pourra nous accuser de nous mêler des affaires qui ne nous regardent pas.

C.-A.-M. PARADIS, O.M.I.

POUR LES ORPHELINS PAUVRES

Jeudi, 8 mars prochain, dans la salle Nordheimer, il y aura une grande soirée dramatique et musicale, donnée par des dames et des messieurs appartenant à des sociétés de charité. Les profits de cette soirée seront versés dans la caisse de l'Asile des Orphelins Catholiques de Montréal.

Cette institution, qui fait tant de bien, a droit à beaucoup de sympathie. Espérons qu'elle ne lui fera pas défaut.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de *McGALA*, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

CRITIQUE HISTORIQUE

Emporté par son éloquence
Jean m'apostrophe à pleine voix :
" Ceci n'est point dans Charlevoix :
" Fallait vous taire, en conséquence ! "

BENJAMIN SULTE.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

TROISIÈME PARTIE

III

Ce fut pour eux, malgré tout, une époque charmante que celle qui suivit.

Quand arriva l'été, Mina, qui ne voulait pas revoir la Boissière, loua sur les hauts de Meudon une coquette maison enfouie dans la verdure, un vrai nid plein de chants d'oiseaux et de parfums. André s'installa tout près dans un chalet, où Jean, dès le matin, venait le chercher pour faire, avec Mina et Mlle Dumont, de longues promenades dans les bois. Un joli petit âne, chargé du déjeuner, suivait, guidé par le fils du jardinier. A deux heures, on rentrait, et chacun se remettait au travail jusqu'au dîner; les soirées étaient consacrées à la musique et à la lecture. Au sein de cette heureuse paix, Mina reprenait rapidement ses forces et sa fraîcheur. Tout ce qui avait souillé sa pensée, lorsqu'elle vivait avec son mari, et qu'espérant le sauver elle le disputait à ses écarts, s'en était éclipcé. Elle disait à André :

—Que je suis bien dans ce bain blanc !

Lui, moins pur, l'aimant de tout son être, étouffait un soupir. Mais jamais, quelle que fût la violence de la lutte intérieure, il ne montrait à son amie qu'un visage serein. Il comprenait que, chez elle, ce calme des sens provenait d'un débordement de l'amour physique dont cette chaste nature ne se pouvait remettre. Un jour qu'elle parlait de son mari, elle y fit allusion en disant :

—Il m'a tout défléuri si vite !

Le matin quand son ami arrivait, et qu'elle venait à lui serrer un rayon de soleil, riante dans sa robe de toile rose, et lui disait : " J'ai dormi comme un petit enfant." André bénissait cette quiétude, en songeant à ses cruelles insomnies, durant lesquelles lui apparaissait, à toute son infranchissable distance, cette félicité qu'il touchait de la main.

Tandis que ceci se passait à Meudon, le marquis de la Boissière et son beau-frère de Noves couraient les plages en la compagnie qu'on devine.

L'indifférence avec laquelle Renaud paraissait accepter sa situation vis-à-vis de sa femme, et l'indépendance de son existence à elle, ne laissaient pas que de préoccuper la comtesse d'Orlandes; moins confiante que ses amis, elle craignait quelque piège. Cette crainte approcha de la certitude, un matin que, pendant sa saison à Dieppe, elle se trouva avec Renaud sur la plage dans un groupe de leur monde. Quelqu'un parla de Mina; à ce nom, il jaillit des yeux du marquis un tel éclair de colère et de haine, que Mme d'Orlandes en fut épouvantée. Avant de retourner à la campagne, elle s'arrêta à Meudon, et raconta à Mlle Dumont cet incident; elle lui recommanda de ne jamais laisser Mina seule avec André, le soir, pour éviter tout prétexte à esclandre, dans le cas où Renaud se serait ménagé des intelligences autour d'eux, afin de paraître à point.

La comtesse d'Orlandes ne s'était pas trompée dans ses prévisions. Un habile espionnage de jour et de nuit fut organisé contre ses amis, à l'aide de gens de leur propre service, gagnés à prix d'or. Tandis que Renaud était à Dieppe ou ailleurs, pour mieux endormir les défiances, une baronne louche, de ces aventurières comme Paris seul en possède, dirigeait de Paris la campagne et recevait les rapports.

IV

L'été s'écoula sans que le reporter de la baronne pût lui signaler le moindre indice qui fit prévoir un dénouement prochain. Cet homme, du petit nombre des gens que la marquise avait emmenés de Paris, épiant et faisait épier Mina et André à toute heure. Mais jamais on ne les voyait qu'avec Jean et Mlle Dumont dans les appartements. Lorsqu'ils se promenaient ensemble soit au jardin, soit dans les bois, où un espion les suivait sous le couvert, ils marchaient côte à côte, à une courte distance, ne se donnaient jamais le bras, et causaient sans le moindre mystère. Le plus souvent André faisait la lecture; si quelque passage avait trait à leur situation, ils échangeaient un rapide regard, parfois d'un œil humide, et c'était tout. A quoi bon d'ailleurs se dire qu'ils s'aimaient, ne le savaient-ils pas? Puis tous deux sentaient que ce mot d'amour, prononcé entre eux, jetterait un trouble profond à la calme surface de leur intimité. Ils sentaient aussi que tant qu'ils seraient muets, ils resteraient forts et il fallait rester forts.

Le marquis, lui, trouvait le temps long; il avait assez savouré sa vengeance en expectative, il lui tardait d'en arriver à la réalisation. Dans ce cerveau surexcité, brûlé par les fièvres du jeu, cette idée de voir Mina à sa merci, de voir déshonorée de fait ou en apparence cette femme qu'il avait vue pleurer de la douleur de lui appartenir, cette idée fixe devenait terrible. Comme il allait l'humilier, l'écraser à terre, quelles railleries il lui jetterait au visage! Mais que c'était long.

Un soir d'octobre, chez sa baronne véreuse, il soulagea sa mauvaise humeur. La baronne l'écoutait songeuse.

—Au bout de six mois, en être encore à cette allure paisible, fit-elle, c'est inexplicable. Ce serait à croire à quelque lacune dans les rapports qu'on nous fait. . . .

—Comment, ils ne se compromettent pas une fois!

—On pourrait les y forcer, dit la baronne, en regardant Renaud fixement.

—Par quel moyen?

—Ne m'avez-vous pas dit que Mlle Dumont va tous les ans,

aux environs de la Noël, passer une huitaine en Anjou chez une vieille parente?

—Jusqu'à présent elle n'y a pas manqué.

—Assurez-vous si sa qualité de porte-respect lui permettra cette année de s'absenter; si oui, tout marchera à souhait; j'ai un plan que je vous communiquerai alors.

Novembre était arrivé; dans les bois déjà enveloppés de brumes, sur les jonchées de feuilles mortes, Mina et André faisaient leur dernière promenade, tristes et silencieux. Ce retour à Paris, où ils devaient cependant se voir souvent, leur semblait, après cette existence presque commune, comme une séparation. Puis Mina allait se retrouver sous le même toit que son mari, être de nouveau mêlée à lui dans tous les détails de la vie extérieure. Se sentir l'un pour l'autre le bonheur suprême, vibrer à l'unisson jusqu'au plus secrètes fibres, être intimement unis de cœur et d'esprit, et rester séparés par cet homme devenu dans sa maison un étranger, mais qui est le mari, ô ironie amère!

Enfin on rentra. La marquise reprit ses relations mondaines, qu'elle n'osait négliger dans la crainte que son goût pour le travail et la retraite ne fût attribué au seul désir de voir l'éminent artiste dont on lui envoyait si fort les leçons. Malgré cette précaution, quelques bonnes âmes commençaient à le penser, mais on ne le disait point encore. Déjà les hommes, en parlant à la jeune femme, derrière laquelle manquait désormais la protection du mari, avaient des façons plus libres, des mots plus verts, des regards plus expressifs. Mina, sans trop se rendre compte de ces nuances, en éprouvait pourtant une vague malaise, qui achevait de la détacher de ces vains plaisirs, et lui rendait plus cher cet atelier où, soit seule, soit près d'André, elle passait ses meilleurs moments. Elle faisait d'ailleurs de si rapides progrès, qu'il n'était pas douteux pour le maître que sa charmante élève n'arrivât à posséder un véritable talent.

Ainsi qu'avant ses malheurs, les premières heures de sa journée étaient consacrées aux pauvres. Sa bonté et sa générosité naturelles se étaient comme affinées par la souffrance; elle ne donnait pas plus d'or, mais ayant appris à pleurer, elle donnait aussi des larmes. Le vieillard qui s'en allait de ce monde, après soixante ans de misère, haineux et blasphémant, s'arrêtait étonné en voyant penché sur lui cette délicieuse femme, couverte de velours et de fourrures, qui lui disait :

—Je suis bien jeune, et j'ai déjà souffert moralement tout ce qu'on peut souffrir.

—Où donc est le bonheur alors? demandait le vieillard.

Et elle, le doigt levé vers la lucarne par où on voyait un coin du ciel, répondait :

—Là! je vais vous aider à y aller.

Et avec des mots vaineurs elle fondait les glaces de ce cœur ulcéré, une à une elle pansait ses cuisantes blessures, et dans cette conscience pleine de ténèbres faisait descendre les rayonnantes lumières de la foi.

Aux orphelins, aux petits abandonnés, elle trouvait des mères; aux déçus, le travail, qui peu à peu rend l'honneur. Il n'était pas une infortune qui criât vers elle sans qu'elle répondit. Dans toutes ses bonnes œuvres, André voulait être de moitié; c'était entre eux une sainte lutte. Ils comptaient dans les plus vaillants, parmi les pionniers de cette admirable charité parisienne qui est comme le paratonnerre de la grande ville.

On approchait de Noël, et Mlle Dumont, quoi qu'il lui en coûtât de quitter Mina à une époque où on sent si vivement le besoin de la vie de famille, n'osait se dérober au devoir affectueux qui la ramenait chaque année près de sa vieille parente. Elle partit pour une quinzaine, bien remise des craintes que l'ouverture de la comtesse d'Orlandes lui avait fait concevoir. Mina et André étaient, du reste, la prudence même; ils ne se voyaient que dans la journée, à l'atelier, et toujours Jean dessinant ou faisant ses devoirs entre eux. Mme d'Orlandes passait souvent aussi l'après-dîner avec ses amis. Elle revenait de ses appréhensions en présence de l'indifférence si bien jouée du marquis. Puisque depuis près d'un an il supportait qu'André Bernard vint chez lui presque chaque jour, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne le supportât point indéfiniment.

Le lendemain du départ de Mlle Dumont, Renaud, en déjeunant, annonça à sa femme qu'un de ses gardes lui signalait l'apparition de deux loups dans ses bois; en conséquence il allait partir avec son beau-frère et quelques amis, pour se donner le plaisir d'une chasse émouvante.

Mina resta donc seule avec Jean. Lorsqu'elle ne sortait pas le soir, la jeune femme avait l'habitude de se retirer à neuf heures chez elle. Là elle mettait en ordre les notes qu'elle avait prises le matin dans ses courses de charité, sur les misères à secourir, et écrivait des lettres relatives à ses protégés. Vers dix heures et demie, elle sonnait pour son coucher.

Une après dîner qu'elle se disposait à se rendre chez la vicomtesse de Verrières, dont c'était le jour, Mlle Aglaé, sa femme de chambre, lui dit :

—Madame la marquise veut-elle me permettre de lui demander si elle sortira le soir cette semaine?

—Non, pourquoi?

—C'est que des gens de mon pays viennent d'arriver ici voir leurs enfants; on m'a invité à dîner pour le jour qui conviendrait le mieux à madame.

—Eh bien, ce sera quand vous voudrez.

—Je remercie beaucoup madame; je serai rentrée à dix heures pour son service.

—S'il vous est agréable de rester plus longtemps avec vos amis, je vous en dispense; pour une fois, je puis me déshabiller seule.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux de la femme de chambre.

—Madame la marquise est bien bonne, dit-elle, et je suis très contente, on m'avait proposé d'aller au théâtre et j'avais refusé à cause du coucher de madame.

Aussitôt Mlle Aglaé s'élança dans une antichambre où attendait le reporter de la baronne.

—Ça y est! fit-elle, et tout marchera sur des roulettes! . . .

V

Mina, en déshabillé devant son feu, suivait d'un œil distrait la marche des aiguilles sur le cadran de la pendule; dix heures allaient sonner. Selon sa coutume, la jeune femme avait enlevé les épingles qui retenaient ses lourdes nattes pour se reposer la tête. Une à une elle retirait ses bagues, regardant attendrie celles que sa mère avait portées, lorsque la porte s'ouvrit discrètement.

—M. André Bernard, annonça un valet.

Mina eut un brusque mouvement de surprise.

—Comment! fit-elle, à pareille heure!